

Les (sales) quarts d'heure

Le mois de janvier 1980 fut-il un mois de chômage ou un mois de vacances ? Éternel question, l'intermittent est-il sans travail ou au repos ? J'avais pris l'habitude de me considérer en vacances lorsque j'avais un contrat en prévision, à court terme. Les allocations ne tombaient pas dès le premier jour d'arrêt de travail, il se passait un certain temps, calculé par les Assedic, qui se nommait la carence. Il fallait avoir accumulé un bon nombre d'heures dans une période donnée, pour prétendre à quelque chose, c'est encore vrai aujourd'hui. Le cumul des deux années qui venaient de s'écouler me laissait espérer toucher le chômage, dans le cas où les contrats tarderaient. Un intermittent, qui travaille pour de multiples employeurs, reçoit, comme tout salarié, des congés payés. Mais pour ces professions du spectacle, les sociétés règlent ces sommes à la caisse des Congés Spectacles, qui, une fois par an, les reverse à chaque intermittent. En commençant cette année 1980, le mois de janvier me laissait apprécier des vacances payées, puis les dix-sept premiers jours de février furent pris en charge par l'assurance chômage.

Je remettais les pieds au studio du Perray-en-Yvelines, le 18 février. Bonne surprise : j'étais bombardé chef ! Telfrance avait lancé la production de petits épisodes, d'environ treize minutes, tournés en vidéo, pour France 2. La concurrence était vive avec la SFP qui produisait aussi à la pelle, ces « quarts d'heure vidéo ». C'était le nom que nous donnions à ces feuilletons bâclés, dont un exemplaire était mis en boîte dans la journée. Le contenu se dégradait, mais mon salaire s'améliorait, pour atteindre 1 800 francs brut, par semaine. Sans avoir pu choisir, je travaillais avec Jean-Yves Montau, comme électricien. Son expérience, plus étoffée que la mienne, m'épaulait dans mes premiers pas de chef d'équipe. La série de ces quarts d'heure, était dirigée par différents réalisateurs : Robert Guez pour *L'Intruse*, du 18 au 28 février ; Jean-Pierre Desagnat pour *La Crétoise*, du 10 au 21 mars ; Emmanuel Fonlladosa pour *Le Secret des Valincourt* avec Jean-Pierre Daroussin, du 31 mars au 10 avril. D'autres suivront, en fin d'année. Des décors vite installés, des acteurs rompus aux textes vite appris, et des plans vite tournés. Pour nous, des éclairages sans caractère, sobres, faciles à varier, et surtout, une nouvelle technique que je découvrais : la vidéo ! Jusqu'à présent, je n'étais familier que des tournages en pellicule 16 mm, exception faite du long métrage en 35 mm et de mes films Super 8. Avec le temps qui est passé en donnant la place que nous connaissons à la vidéo, on pourrait croire qu'il n'y a pas de différence entre les deux pratiques. Sans parler des caméras ni du système d'enregistrement ni de la pellicule qui distinguent les deux procédés, leurs rythmes de travail n'étaient pas les mêmes à cette époque. Cette vidéo n'avait pas encore la prétention de remplacer la pellicule. La première prise de contact de l'équipe Telfrance, avec cette technique, ne fut pas évidente. Elle se concrétisa par la disparition du souci du détail imposée par une exécution plus rapide et confortée par un contrôle immédiat. Vitesse et abandon du détail provoquèrent un mélange amer qui se traduisit, pour moi, par un certain dégoût pour ces rafales d'épisodes produites à la chaîne. On abattait, sur une cadence soutenue, les plans qui étaient assurés par deux ou trois caméras simultanément. À la place des champs et contrechamps classiques du cinéma, qui obligeaient à tourner dans un axe puis dans un autre, avec une seule caméra, la méthode, de ces vidéos rapides, consistait à cumuler un plan sur chaque comédien, dans les axes croisés de deux caméras, et à couvrir également la scène, en plan large, avec une troisième. La lumière, pour ces trois angles, inondait le tout, pour ne pas gêner l'une ou l'autre caméra et permettre les déplacements éventuels des acteurs, selon trois points de vue. Du sabotage, ce n'était que du sabotage ! Toute proportion gardée, chacun voyant midi à sa porte, je comprenais un peu mieux le mépris des Gens du 35, pour les feuilletons en 16 mm, car le rythme, entre ces deux formats, n'était déjà pas le même. Pour le petit écran, le travail était plus rapide que pour le grand, mais avec la vidéo et ses « quarts d'heures », il devenait carrément *speed* !